LA CREVASSE.

—

Par un beau soir d'automne, le général Maudreuil et son ancien brosseur, son fidèle Bridoux, retraité comme lui et élevé au grade d'intendant valet de chambre, parcouraient côte à côte et d'un pas encore alerte les rives pittoresques de la Sioule. Pour voyager, le serviteur se faisait très beau, le maître extrêmement simple, si bien que, coiffés de feutres légers, en complet de drap bleu, tous deux passaient aux yeux des paysans d'Auvergne pour de vieux camarades en vacances. Seule, la rosette, au revers du veston, distinguait le général.

Après un détour brusque, à l'improviste, un gigantesque entassement de roches granitiques se dressa à pic sur la rivière, barrant la route, masquant la faite sinueuse et bouillonnante des eaux.

—C'est idiot, cet obstacle!—grommela Maudreuil en arrêt.—Ça coupe, dans la site le plus accidenté, notre première excursion! Nous n'allons pourtant pas en rester-là, Bridoux?

—Il le faut bien, mon général, —répliqua philosophiquement Bridoux, très peu sensible aux beautés de la nature.—Cette route cesse ici. La brume vient et nous sommes à deux lieues du pont de Ménat. Nous n'atteindrons notre auberge qu'à la nuit noire. A peine descendus de diligence, sans même déboucler nos valises, sans même vous aboucher avec l'hôte, vous avez jeté votre par-dessus sur une chaise....et en route! Je parie que vous n'avez même pas retiré votre porte-feuille et vos papiers de la poche de votre manteau?

—Nom de nom, c'est vrai!—fit le général.

—Comme c'est prudent! Vous ne pensiez qu'à cette fameuse Sioule! Il a fallu s'y rendre incontinent! Eh bien, maintenant que vous les avez vues, ces gorges solitaires et si sauvages que ça donne le frisson, retournons chercher votre portefeuille....et notre souper!

—Vu! vu! Je n'ai rien vu!—s'entêta le général,—ou du moins ce que j'ai vu doit être de la petite bière auprès de ce qu'on doit découvrir de l'autre côté de ces rochers! Voyons, Bridoux, voyons, tout retraités que nous sommes, l'escalade de ces rocailles-là ne te fera pas peur?

—Si ma foi, très peur,—avoua Bridoux,—Je n'ai plus vingt ans, et je ne passerais plus sur le portique sans vertige. Je ne tiens pas à me crever la peau sur ces rocs-là!

—Bah! se la crever sur ça ou sur autre chose, qu'importe, puisqu'il faut qu'elle se crève!

—Pariez pour vous, mon général,—riposta Bridoux en plaisantant,—vous aurez un enterrement superbe, vous, un cortège, des fleurs, des soldats sous les armes et de la musique militaire Mourir comme ça, c'est une dernière victoire!

—Benêt!—fit Maudreuil,—si je suis mort, est-ce que je verrai ça? Mais, pensif maintenant, comme dans l'obsession d'une idée dominante, le brosseur poursuivait de sa voix étrangement âpre:

—C'est égal, ça console, quand on part pour toujours, de penser que, même mort, on aura sa petite place au soleil, que des gens, en passant, liront encore votre nom, que des amis sauront où venir s'agenouiller pour vous dire leur petit bout de prière. Tandis que moi, pauvre diable on me jettera à la fosse commune dans un grouillis de disséqués, de pourris d'hôpitaux, de galeux de prison, de raccourcis de guillotine, avec, sur la bobine, une truellée de chaux en guise d'eau bénite! Non, vrai, mon général, la mort comme ça, c'est triste, c'est salement triste!

Maudreuil, dans une stupeur pénible que son vieux compagnon eût de ces réflexions-là, dit au hasard:

—Quand on a de ces idées bêtes, on s'achète une concession.

—J'y ai pensé, je n'ai pas pu: ça coûte trop. Mes parents, au pays, n'ont vécu que de mes gages. Je paie encore leurs dettes.

Le général se tut et soupira du regret d'être pauvre, de ne pouvoir pas donner. Et saisi, lui aussi, dans ce paysage d'isolement farouche, d'un malaise indéfinissable, alarmé du tour soudain morose de leur conversation, il sentit un besoin de réaction brutale:

—Il ne s'agit pas de tout ça. Oui ou non, escalades-tu ces roches?

—Non, mon général.

—Bonsoir, alors, je grimpe seul!

—Ne faites pas ça, mon général, c'est trop risqué! Ces roches sont aiguës, inaccessibles, couvertes d'herbes et de mousses glissantes. Elles peuvent cacher entre elles des crevasses profondes....

—Me crois-tu empoté, podagre, paralysé, infirme?

—Je vous conjure....

Et Bridoux retenait le général par la manche, mais celui-ci se dégagea, s'élança et, s'agrippant des pieds et des mains aux saillies, parvint sans trop de peine à se hisser sur une roche assez haute. D'un bond plus agile encore, Bridoux le rattrapa et dit, ayant recouvré sa belle humeur:

—Quand il y a du danger, je ne marche pas le premier par politesse, mon général, je vous suis!

Quoique suffoquant déjà Maudreuil partit de son rire de grand enfant et Bridoux, resté plus souple, le poussant ou le tirant tour à tour, lui choisissant les places pouvant servir d'appuis et de paliers de repos, ils atteignirent ainsi, après de rudes efforts à mi-hauteur de cet escarpement une roche en plate-forme assez large pour permettre aux deux hommes de se tenir debout. Là Maudreuil avoua:

—J'ai besoin de souffler.

Très rouge, il regarda la route et la rivière à ses pieds, ajoutant;

—C'est bigrement plus haut que je ne pensais: ça fait un drôle d'effet....

Il pâlit aussitôt et se cacha le visage dans ses mains:

—Nom de nom! Ce n'est pas crâne: je crois que j'ai le vertige!

Il eut un recul instinctif. Bridoux lui prit le bras, s'exclamant:

—Hé! hé! mon général, attention! Pas de blagues! Je vous l'avais dit: nous sommes à pic de tous côtés. Il y a derrière nous une crevasse énorme, une crevasse d'enfer: c'est pas le moment de se payer le mal de mer! Sacrebleu de....

Avant qu'il n'eût achevé, livide, le général se renversait sur Bridoux de tout son poids. Sous cette charge subite, inattendue, le brave serviteur perdit l'équilibre, chancela, voulut reprendre pied, mais sa semelle glissa sur la mousse écrasée et gluante du granit. Les deux hommes oscillèrent une seconde au-dessus du vide; puis, dans un éboulis de pierrailles, dans un arrachement de ronces, déchirés, meurtris, ensanglantés, ils roulèrent l'un sur l'autre dans l'abîme....

Maudreuil rouvrit les yeux le premier, gémit d'une voix faible, oppressée:

—Bridoux....tu es là?

Et Bridoux gémit d'une voix plus faible, plus oppressée encore:

—Je suis là. Je vous entends ....mais je ne peux pas vous voir. Faudrait tourner la tête: j'ai pas la force....

—Tâche de me tendre la main.

—Ma main? Je ne la sens plus ....Je ne sens plus rien de mon corps....Du coup, mon général, ça y est: notre compte est réglé.

—C'est moi, vieille bête que je suis, avec ma rage idiote de faire le cabri, qui t'ai fichu là dedans! Pardonne-moi, mon pauvre vieux!

—Y a pas de mal, fit Bridoux, haletant de souffrance. C'était écrit.....Faut croire que cette traîtresse, cette gueuse de mort, nous attendait, nous guettait dans cette gorge....je la flairais la rôdeuse, je la sentais près de nous....c'est ce pressentiment-là qui m'a fait parler d'elle..... de nos enterrements.....

—Est-ce bête, nom de nom! Est-ce bête à des soldats de venir, en se promenant, tomber et mourir dans ce trou-là, pour rien!

—Oh! vous, mon général, vous n'y resterez pas.....On vous retirera.....

—Quand ça?

—Quand? Je ne sais pas.... Mais on vous cherchera, on vous retrouvera....et vous aurez tout de même votre bel enterrement!

—Et comment me reconnaîtrait-on? Je serai mort, je n'ai pas de papiers sur moi et je dois être défiguré: le visage me brûle.

—On vous reconnaîtra à votre rosette, râla Bridoux.

Et comme si, déjà, toute sa pensée était obsédée par son rêve, il bégaya:

—Un cortège....des fleurs... des soldats sous les armes....de la musique militaire....ça, c'est beau! Mais la fosse commune avec les pourritures .... c'est triste, salement triste!

Puis il eut un dernier tressaillement de réveil:

—Je tourne de l'œil....je m'en vas....ne me faites plus parler: c'est pas des mots que je crache.... C'est du sang..... Adieu, mon....gé....né....al

Dans le silence lugubre qui suivit, le général appela. Il n'y eut pas de réponse. Alors Maudreuil, dans un effort suprême, se souleva et, de sa main à demi broyée, lentement, maladroitement, enleva quelque chose de rouge au revers de son vêtement Puis le mourant se traîna jusqu'au mort et, hoquetant de douleur, retombant et se redressant, il parvint à fixer sa rosette au veston de l'ordonnance. Le souffle coupé, il balbutia encore:

—Comme ça, mon pauvre Bridoux, c'est toi.....oui, c'est toi qui l'auras, mon bel enterrement!

Et tout le corps en torture, épuisé, il se recoucha dans l'ombre pour mourir.

Atavisme Criminel

—

La psychologie de Musolino

Elle vient d'être écrite par M. César Lombroso et publiée par la "Nuova Antologia." Elle a pour objet principal de résoudre le problème suivant "Musolino est-il un "criminel-né?" Douloureux dilemme que le professeur italien envisage avec sa gravité habituelle.

Dans ses conclusions rédigées avec une certaine prudence, M. Lombroso déclare que l'illustre brigand calabrais participe à la fois de l'un et de l'autre type. Double honneur que l'insigne malandrin appréciera sans doute comme il le mérite!

Musolino tient du criminel-né en ce qu'il a montré, dès sa plus tendre jeunesse, des instincts batailleurs et vindicatifs; en ce qu'il est incapable de tout travail suivi; en ce qu'il est atteint, à un très haut degré, de mégalomanie: "Adieu, peuple," disait il d'un air de dédaigneuse condescendance à la foule accourue sur son passage, comme on l'emmenait en prison.

Musolino est encore un criminel-né par l'hérédité: son oncle et ses trois cousins, du côté maternel, furent de dangereux malfaiteurs. Musolino n'est pas moins bien partagé du côté paternel.

Son grand-père, en effet, était alcoolique, et son père souffre de ces vertiges "qui constituent la forme embryonnaire de l'épilepsie." Musolino lui même fut sujet à des crises entre sa douzième et sa quinzième année. Or, l'épilepsie est, comme on sait, d'après la théorie de M. Lombroso, la cause première de la "criminalité-née". Musolino, bien qu'il ne souffre plus de ces crises, continue de présenter tous les symptômes de l'épilepsie l'agilité extrême, l'humeur capricieuse, la vanité maladive. Musolino se croyait poète, et ses vers comme ceux de tous les criminels, reflètent un "égocentrisme" excessif:

Pour soi la liberté, mais la mort pour les autres!

s'écrie-t-il dans un morceau qui a été publié et qui vaut bien, si l'on en croit M. Lombroso, les élucubrations ordinaires des poètes contemporains. M. Lombroso est indulgent pour Musolino, mais il est sévère pour les poètes contemporains.

En regard de ces raisons, qui tendent à nous faire voir en Musolino un criminel-né, M. Lombroso énumère les raisons pour lesquelles il convient de voir dans l'illustre brigand un criminaloïde. Les voici:

1o Musolino est né dans un pays où l'homicide est un péché véniel et où la vengeance est considérée comme un devoir: 2o Musolino n'a pas parcouru toute l'échelle criminelle; 3o Musolino, dans sa justice barbare, proportionnait le châtiment au crime. Par exemple, il tirait dans les jambes des carabiniers auxquels il n'en voulait pas personnellement; 4o Musolino montrait de l'affection pour sa tante, et, surtout, il aimait tant sa mère! 5o Musolino ne présente pas le "type criminel" complet. On n'observe chez lui les stigmates de la dégénérescence qu'en nombre restreint: l'asymétrie faciale et le front fuyant.

Ayant ainsi analysé l'état physiologique et psychologique du roi des montagnes calabraises, M. Lombroso pèse dans une balance idéale les deux sortes de symptômes observés. Il estime en fin de compte que ceux-ci l'emportent sur ceux-là, et conclut que Musolino, bien qu'il tienne à la fois du criminaloïde et du criminel-né, doit être considéré comme un criminaloïde. Et voilà pourquoi votre fille est muette, je veux dire voilà pourquoi Musolino commit vingt-quatre homicides ou tentatives d'homicide avant de tomber aux mains des carabiniers tardifs.

Le plus gros œuf du monde

—

Dans le musée de South-Kensington, à Londres, on conserve le squelette d'un oiseau géant, qui a vécu dans les temps préhistoriques, principalement à Madagascar, et à qui on a donné le nom "d'æpyornis maximus." A en juger par la dimension des ossements, il devait, vivant, avoir une hauteur de 3 m. 10.

Il y a quelques jours, on a vendu en public un œuf, provenant de cette espèce, qui appartient à la collection d'un M. Growley. L'œuf a 6 fois la grosseur d'un œuf d'autruche et 148 fois celle d'un œuf de poule.

On peut donc dire que c'est le plus gros œuf du monde.... sinon le plus frais. Il a pu se conserver grâce à la dureté et à l'épaisseur de la coquille.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'ESPRIT ET LE MARSALA.

—

Il y avait une fois en Italie une femme, nommée Eusapia Paladino, qui entretenait des relations avec le monde des esprits. Elle les évoquait à son gré; ils accouraient à son appel, s'empressaient autour d'elle, apportaient d'on ne sait où des fleurs mystérieuses qu'ils versaient sur les têtes des assistants, faisaient résonner d'invisibles instruments de musique, agitaient de souffles surnaturels des rideaux et des tapisseries, déplaçaient des fauteuils, renversaient des guéridons, accomplissaient en un mot, avec une complaisance et une activité inusitées, tous les actes puérils et sans raison qui sont, on ne sait pourquoi, les seuls témoignages par lesquels les êtres d'outre-tombe aient coutume de se révéler aux vivants.

Aux âges de l'ignorance et de la superstition, Eusapia Paladino fût montée sur le bûcher des sorcières. En notre temps de science et de lumières elle est devenue un personnage considérable. Des mathématiciens notables et des physiologistes célèbres lui consacrent de doctes brochures et de copieux volumes; les phénomènes qu'elle produit troublent les cerveaux et inquiètent les consciences d'une foule d'honnêtes gens. Entourée de soins et de respect, elle poursuit majestueusement sa carrière; depuis quelque dix ans, elle extériorise les âmes, fait mouvoir les tentures et dérange les meubles, au milieu de l'admiration universelle et de l'obscurité la plus profonde; car les esprits n'aiment pas le grand jour, et les guéridons ne veulent être renversés que dans les ténèbres.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des spiritismes possibles, lorsqu'un léger incident troubla la fête. Cet incident, qui date d'hier, vaut bien d'être conté. Dans une séance qu'Eusapia Paladino donnait à Gênes, un des assistants, qui avait depuis peu perdu sa femme, demanda à l'illustre médium d'évoquer l'esprit de la défunte. Eusapia y consentit de bonne grâce. Et peu après, dans la nuit noire, le veuf fortuné se sentit pressé de tendres embrassements. Sa joie fut extrême; elle ne l'empêcha pourtant pas de remarquer un détail singulier: c'est que ces baisers d'une âme exhalaient une forte odeur de marsala. Sans doute, notre homme aurait pu s'aviser que, dans l'autre monde, on ne dédaigne peut être pas le bon vin; que, dans l'antiquité, les peuples les plus polis l'ont pensé, et qu'un des rites funéraires les plus répandus consistait à placer dans les tombeaux des mets et des libations; il aurait même pu trouver dans le fait que les baisers spirituels de sa femme sentaient le marsala une confirmation décisive de cette croyance antique. Il n'en fit rien. Plaignons cet homme dépourvu de culture, de sens historique et de sens religieux: il songea seulement qu'Eusapia avait, avant la séance, demandé un verre de marsala qu'elle avait absorbé de bon cœur; et il en déduisit que ce n'était pas sa femme qui, ayant fait des libations de quelque marsala d'outre-tombe, était venue lui donner des baisers d'outre-tombe aussi; mais que simplement Eusapia Paladino, ayant puisé des forces dans un petit verre de marsala terrestre, l'avait embrassé d'une bouche qui n'avait pas encore oublié le goût et l'odeur du vin. Et du coup il perdit toute confiance dans les médiums, leurs pompes funèbres et leurs œuvres ténébreuses.

Le cas de ce veuf désabusé n'est pas unique: pareille chose advient pour peu que le hasard dérange en quelque point la mise en scène ingénieuse du spiritisme. L'obscurité est une précaution nécessaire; mais elle n'est pas toujours suffisante; elle ne détruit pas l'odeur du marsala; elle ne donne point non plus la connaissance des langues étrangères. Il est opportun de rapprocher de l'aventure d'Eusapia Paladino celle à laquelle fut jadis mêlé Maxime Du Camp. Il assistait à une séance que donnait un médium fameux. On avait déjà évoqué nombre d'esprits de grands hommes, Alexandre, César ou Napoléon, qui avaient bénévolement répondu à toutes les demandes qui leur étaient faites. Le dernier évoqué fut Mahomet. Maxime Du Camp n'avait encore rien dit. Quelqu'un l'invita à interroger Mahomet. Maxime du Camp, qui avait longtemps voyagé en Orient, lui posa une question en Arabe. Mahomet ne répliqua mot. On voulut savoir quelle avait été la question. C'était: "Combien font deux et deux?". Mahomet n'avait pu le dire; il avait oublié l'arabe dans l'autre monde.

UN Paquet de Lettres —DE— VERDI.

—

Un ami de Bellini ayant imprimé, peu de temps après la mort de celui ci, les lettres qu'il en avait reçues, Verdi constata avec toute la critique italienne que le "cygne de Catane" sortait amoindri de cette publication. Et il écrivit à un confident de sa pensée: "Quelle nécessité y avait-il donc de produire au grand jour des lettres d'un musicien? Des lettres rédigées toujours à la hâte, sans soin, sans importance, parce que le maître a conscience de n'avoir point une réputation littéraire à soutenir. Il ne suffit plus qu'on siffle sa musique. Non, il faut maintenant qu'on siffle aussi ses billets. Ah! c'est un lourd fardeau que la célébrité! C'est pauvres petits grands hommes célèbres paient leur gloire bien cher. Il n'y a de paix pour eux ni dans la vie, ni dans la mort!"

Celui qui condamnait en termes si catégoriques la publication posthume de toutes les lettres privées vient de payer, lui aussi, sa rançon à la gloire. Un de ses plus intelligents admirateurs, M. Alexandre Luzio, a publié récemment, dans la "Lettura" de Milan, quelques lettres choisies parmi celles que le maître échangea au cours d'une liaison de cinquante ans avec le comte Apprandino Arrivabene, le patriote libéral bien connu, l'inspirateur politique de "l'Opinione." A parler franc, on se demande jusqu'à quel point une publication de cette sorte se justifie, surtout quand on connaît la condamnation absolue prononcée par l'auteur. Verdi, cela ne souffre aucun doute, n'eût pas donné son "imprimatur." Je me hâte d'ajouter, maintenant, qu'il aurait eu grand tort. Contrairement à ce qui était arrivé pour Bellini et à ce qui vient de se passer tout récemment encore pour Rossini, la mémoire de Verdi n'a souffert aucun tort de la publication de sa correspondance. D'autres discuteront les opinions qu'il émet sur les mérites comparés de la musique italienne et de la musique allemande, ses jugements sur l'œuvre de Wagner, de Rossini, de Gounod. Je ne veux retenir ici qu'un côté de cette publication, je ne veux insister que sur un seul des caractères qu'elle présente. Par quelques témoignages choisis entre beaucoup d'autres, je voudrais montrer à quel point Verdi fut un génie harmonieux, équilibré et sain. Tandis que M. Lombroso et ses jeunes disciples s'en vont proclamant à grand fracas leur théorie du génie névrose, du génie-folie, du génie-dégénérescence, voici qu'un de leurs compatriotes, un de leurs contemporains d'hier, dresse en face d'eux sa personnalité exubérante, réfutation inexorable de leur système trop absolu. Il semble que le génie chez Verdi ne fût autre chose que la fleur même de sa santé physique et morale. Ce grand artiste fut, avant tout, un être normal. Il aima les mêmes choses que vous et moi, il s'attrista sur les mêmes sujets, il conçut de la joie pour les mêmes motifs. Ses actions et ses opinions n'avaient rien de paradoxal et furent simplement d'un honnête homme. Il n'avait de plus que le génie. Par là, Verdi mérite une place d'honneur dans le Panthéon des artistes célèbres de sa race. Il rappelle ces Italiens de la Renaissance, peintres, architectes, poètes, musiciens, et cavaliers tout à la fois, tels Léon Battista Alberti, ou ce Léonard de Vinci, dont le romancier slave Dimitri de Merejkowsky vient de faire revivre, dans une œuvre pittoresque et forte, la figure fascinante.

La tournure d'esprit universelle et harmonieuse de Verdi se montre mieux qu'en toute autre chose à son amour de la patrie italienne. Verdi vivait pour la cité avant de vivre pour lui-même, je serais tenté de dire avant de vivre pour son art. On sait ce qu'entendaient les Milanais en criant: "Evviva Verdi!" au nez de l'autorité autrichienne. Pendant de longues années, la musique de Verdi demeura inséparable de l'idée de l'unité italienne. Rossini, qui trouvait fort méprisables les patriotiques soucis de son confrère, alla jusqu'à le traiter un jour de "musicien coiffé d'un casque."

Verdi ne se contenta pas de cette politique négative. Il ne crut pas avoir acquitté sa dette envers son pays pour avoir contribué en quelque mesure à l'expulsion des barbares. Comprenant que l'œuvre de reconstruction qui s'imposait maintenant aux Italiens passait encore en importance l'œuvre de destruction déjà accomplie, il accepta un siège à la Chambre des députés.

Là, il préconisa une politique toujours franchement libérale et décidément nationale. Bravant la menace de l'exil perpétuel, il avait signé en 1848 l'adresse de A. Guerrieri-Gonzaga sollicitant l'intervention de la France contre l'Autriche. En 1859 il applaudit avec enthousiasme à la descente de Napoléon III. Et il conçut un vrai chagrin de voir en 1870 l'Italie refuser de prendre les armes contre la Prusse. Personnellement il tenta d'expier cette preuve "d'ingratitude nationale," comme il disait en souscrivant en 1873 à un monument commémoratif du vaincu de Sedan. Guerrazzi ayant publiquement blâmé l'offrande de Verdi, celui-ci se justifia dans "l'Opinione.", "J'ai toujours cru et je crois encore que Napoléon a été le seul Français ami de l'Italie. Et puis, il a risqué sa peau pour nous. Tout cela vaut bien ma modeste obole."

Cavour, qui compta tant d'admirateurs, n'en connut pas de plus sincère que l'auteur "d'Aïda." Au lendemain de la mort de cet homme d'Etat, Verdi envoyait au comte Arrivabene un billet désespéré où il avouait avoir pleuré "comme un enfant" aux obsèques de l'illustre défunt. Il reporta ensuite sur Quintino Sella un peu de la confiance qu'il avait témoignée à Cavour. Mais la mort de "papa Camillo," comme il disait, continuait de lui paraître un malheur irréparable, et il répétait volontiers que la fortune de l'Italie était descendue au tombeau avec ce grand patriote. Il refusa, d'ailleurs, de se laisser jamais embrigader et conserva une fière indépendance au milieu des partis: "Les couleurs, écrivait il en 1876, ne me font pas peur, mais je redoute l'intolérance et la violence. Je crois, en outre, je crois et je croirai toujours que ce sont les hommes de savoir et de bon sens qui ont fait avancer le monde". Il était démocrate, ardemment, fougueusement, mais il redoutait les excès de la démagogie. A propos de certaines "réformes" électorales qu'il jugeait désastreuses, il écrivait: "Ils ont déchaîné les bêtes féroces. Ce sera miracle si nous ne sommes pas dévorés, les ministres tout d'abord." On a souvent observé les sentiments de méfiance et d'effroi que les individualités puissantes inspirent aux Assemblées démocratiques. Verdi, n'étant pas un politicien professionnel, n'était pas affligé de ce travers et déplorait le goût de ses collègues pour les personnages médiocres. Il eût voulu voir au gouvernement le plus sage, le plus digne, et non pas celui qui partageait sur tous les points son opinion personnelle. "Tout ce que vous voulez, écrivait-il à la chute d'un ministère Depretis, un blanc, un rouge, un vert, un jaune ou un noir, mais un "homme", un "homme!...."

Nous pardonnons beaucoup aujourd'hui aux individus de génie. Nous leur pardonnons jusqu'à l'orgueil. Et peut-être avons nous raison? Il ne faut pas juger ceux qui honorent l'humanité à la mesure de ceux qui nous en feraient désespérer. Excusons donc "l'autolâtrie" d'un Victor Hugo et d'un Wagner, mais sachons reconnaître qu'ils seraient plus grands encore s'ils avaient moins cru eux-mêmes à leur propre grandeur. Cette vertu, la modestie, qui rime si médiocrement avec génie, Verdi l'estimait fort et en était comme cuirassé. Et c'est un régal que certains passages de sa correspondance, où il se juge lui-même avec un extrême sévérité, où il apprécie à son tour les appréciations du public et où il raille les hommages indiscrets de certains admirateurs stupides. L'un d'eux lui déclara un jour "qu'il avait commencé d'aimer Verdi en 1836, en entendant "Nabucco." Ce propos causa une grande joie au maestro. "Pardon, lui objectai-je, réfléchissez bien, cela n'est pas possible!—Si fait, si fait, répondit mon admirateur avec un grand sérieux, j'ai entendu "Nabucco" en 1836, je vous assure.—Ah! moi qui croyais l'avoir écrit et fait représenter en "mars 1842...."—"Eh bien, poursuivit Verdi, tu penses peut-être que ma déclaration convainquit mon enthousiaste? Pas le moins du monde! Il branlait la tête d'un air tout à fait incrédule. C'était un plaisir de le voir!" Lors d'un séjour à Paris en 1836, Dantan exécuta un buste de Verdi qui s'en montra fort satisfait, mais il admira davantage encore sa propre charge, due au crayon du même artiste: "Dantan m'a représenté sous la figure d'un lion assis. Une grande diablesse de queue passe entre les jambes du lion. Avec cette queue et avec une patte il joue du piano. De l'autre patte il écrit ses œuvres...." Et Verdi d'applaudir de tout cœur. L'homme fort est celui qui sait rire de soi-même.

Verdi, traçant ces billets d'une main rapide, n'avait aucune prétention à la littérature. Mais, par la justesse et la fermeté de l'expression, par la grâce du style, par la noblesse de la pensée, ces lettres supportent d'être comparées avec ce que l'art épistolaire en Italie et ailleurs a produit de plus excellent. Verdi eût été un grand écrivain s'il s'en fût donné la peine. Il lui eût suffi pour cela de quelque exercice. L'exemple de Verdi semble prouver qu'un artiste vraiment grand applique son génie à l'objet qu'il veut. Une mentalité véritablement supérieure transparaît dans les moindres choses. Y a-t-il rien d'un tour littéraire plus charmant que cette missive humoristique adressée par Blach, chien favori de Verdi, à Ron Ron, chien favori du comte Arrivabene?

Blach à son frère-chien Ron-Ron, salut!

Tu as eu grand tort, mon frère bien-aimé, de ne pas venir me trouver ici. Je t'aurais reçu à pattes ouvertes, à gueule béante et, mes quatre dents reposant sur ta jolie lainense, je t'aurais montré toute ma tendresse canine et fraternelle. Ici, à la campagne, tu ne courais aucun risque d'attraper le choléra et tu eusses évité la rencontre des enragés qui errent dans la capitale. On ne trouve ici qu'une grande quantité d'imbéciles à qui nous allongeons de temps en temps un grand coup de patte, afin de les remettre sur le chemin du devoir.

Mon majordome, secrétaire et factotum, ne me laisse manquer de rien. Les gros os sont pour moi, la soupe est prête à mon réveil, toute la maison est à ma disposition. Maintenant que la chaleur est devenue suffocante, je change d'appartement et de lit à tout instant et malheur à qui me touche! Dans mes bons moments, je m'occupe de l'éducation d'un jeune chat dont les progrès sont fort satisfaisants. S'il ne meurt pas assommé un de ces quatre matins, il fera parler de lui comme d'un incomparable filou.

Tu vois donc, mon frère bien-aimé, que tout ici va à merveille, selon mes conseils et mes hautes volontés. Viens donc! Mes pattes, mes dents, ma queue sont prêts à te recevoir comme mon très digne parent. Mon secrétaire et sa femme te saluent. A propos de celui-là, j'ai lu dans un journal qu'il se proposait d'écrire une œuvre nouvelle: "Don Carlos"....

Reçois mon accolade canine et fraternelle. "Vale."

BLACH.

Entre deux lettres graves ou passionnées, on trouve dans les papiers de Verdi maint billet gentiment tourné comme celui que nous venons de citer. Tout compte fait, M. Alexandre Luzio a eu raison de publier cette correspondance, dussent les mânes du grand maître modeste en prendre quelque ombrage dans la tombe.

La neige à Milwaukee.

Presse Associée.

Milwaukee, Wisconsin, 10 mai—Près d'un pouce de neige est tombé ici ce matin. La neige a tourné en pluie plus tard. L'orage est général dans le voisinage. La température est au point de congélation et les jardins non protégés souffriront beaucoup.

Maladie de Peter Donohue.

Presse Associée.

San Francisco, 10 mai—Par avis privés de Londres on apprend que Peter Donohue, le capitaliste californien bien connu, se meurt dans cette ville.

Sa cousine, la baronne Von Schrœder, qui était en Allemagne, se rend en toute hâte à son chevet. En 1889, M. Donohue fut nommé Chevalier de l'Ordre de St-Grégoire par le Pape Léon XIII.

Bruit démenti.

Presse Associée—

Londres, 10 mai—Les fonctionnaires de la ligne Cunard disent qu'il n'y a absolument rien de vrai dans la nouvelle donnée hier à Baltimore, Md, par William Pinkney, agent directeur de la ligne de steamers Neptune au sujet de l'achat de la ligne Cunard par le syndicat maritime de Morgan.

L'Histoire d'un Demi-Siècle.

La Compagnie de Médecine du Dr Harter a été établie en 1855 et approche maintenant de son anniversaire d'or. Les deux vues au-dessus en racontent l'histoire. Le laboratoire actuel est au coin des rues Premières et Canal, Dayton, O. Les visiteurs y sont cordialement invités et accueillis avec plaisir. On n'éprouve aucune difficulté à trouver l'endroit car le dessin au-dessus en est une fidèle reproduction. C'est le lieu où se trouve le Tonique de Fer du Dr Harter et c'est un des laboratoires les mieux équipés au monde. Des chimistes habiles y sont employés. On n'y fait usage que des drogues et des ingrédients les plus purs. Aucune prescription de médecin n'est plus habilement composée ailleurs.

Le Dr Harter qui a établi cette maison d'affaires pratiquait la médecine lorsqu'il a découvert son fameux Tonique de Fer. Son succès ininterrompu d'un demi siècle et l'importance du commerce actuel sont un monument —aussi bien comme médecin que comme homme d'affaires.

Le Tonique de Fer du Dr Harter est en vente partout et il est reconnu comme le meilleur désurat f, du sang et le meilleur tonique qui soit en usage.

Houston, Texas, 4 Déc 1901.

"Mon père fait usage de votre médicament depuis la Guerre, et quand je me marial en Décembre 1872, j'entrai en ménage avec une bouteille du Dr Harter's Iron Tonic, une bouteille de son Wild Cherry Bitters et deux boîtes de ses Little Liver Pills. J'ai près de soixante-deux ans maintenant. En faisant un retour sur le passé je reste attachée aux vieux médicaments et ne les échangerais pour aucun des nouveaux que l'on prépare."

Mme J. A. Pickett.

($5.000 de garantie que le témoignage ci-dessus est authentique.)